

**Maurice Benayoun**Artiste transmédia. <sup>1</sup>

Entretien réalisé le 21 janvier 2005 à son domicile, Paris.

Maurice Benayoun :

La notion de *séparation* renvoie à la notion de distance entre deux choses supposées être unies. On ne sépare en effet que ce qui a été uni ou ce qui le sera. Il n'y a pas de sens à parler de *séparation* pour deux choses qui n'auraient eu aucune raison de se rencontrer. Le meilleur exemple, peut-être, c'est la *séparation* des continents : la théorie de Wegener a probablement donné une raison d'être à la *séparation* en supposant qu'à un moment donné, il ne faisait qu'un.

*Christophe Schaeffer :*

*Toute séparation pose effectivement la question de l'unité, mais cette question pose elle-même la question de la séparation. À considérer en effet que l'unité est le point de départ de quelque chose, ce point de départ – appelons le « origine » - est-il déjà séparé ? Mais séparé de quoi ? L'unité primordiale telle que l'on peut la concevoir, de façon plus ou moins abstraite, est liée à l'imaginaire de l'homme et à sa construction de mythes cosmogoniques. À bien les étudier, ces mythes traduisent toujours l'idée d'une séparation originelle à la naissance du monde, une sorte de paradis perdu, énoncé d'ailleurs bien avant la religion chrétienne. Que signifie cette perte en terme de séparation ? Signifie-t-elle que l'unité n'existe pas ? Mais pourquoi avons-nous l'idée de son existence ? Pour avoir l'idée de quelque chose, ne faut-il pas nécessairement que cette chose existe ? Mais si*

---

<sup>1</sup> Installations interactives et réalité virtuelle.

*cette unité existe, d'où tire-t-elle sa réalité et pourquoi fut-elle séparée ?*

Il m'arrive très souvent de revenir au « Big Bang » pour résoudre des problèmes liés à des nouvelles formes de narration. Qu'est-ce qu'un récit ? Quel serait finalement le référent ultime de la fiction ? On peut penser que tout ce qui existe dans notre façon de concevoir aujourd'hui l'Univers, et sa cosmogonie communément admise, sous-tend une *séparation* extrême, mais c'est une supposition et nous n'avons pas la moindre idée de ce à quoi correspondrait réellement cette *séparation* ...

Il y a plusieurs choses qui me viennent à l'esprit et qui me semblent importantes pour parler de mon domaine d'activité.

Certains ont tenté de penser une particule élémentaire, par définition insécable, à l'origine de l'Univers. Toute la théorie de l'atome chez Démocrite va dans ce sens : c'est l'idée qu'il y aurait quelque chose qui ne pourrait pas être séparable. J'ai aussi toujours été fasciné par le mythe de l'androgynie dans *Le Banquet* de Platon : si le couple cherche à se réunir, c'est qu'au départ, l'homme et la femme n'étaient qu'un. C'est quelque chose d'absolument fascinant dans la question du couple et de la relation à distance...

J'ai pas mal travaillé sur la question de la non communication dans les systèmes de communications. Qu'est-ce que les gens recherchent dans des situations de mises en contacts notamment par l'intermédiaire des réseaux ? Pourquoi y trouvent-ils une satisfaction alors que ce qui est créé ici, c'est du manque permanent ? A partir du moment où j'estime qu'il y a peu de choses que l'on fasse dans la vie sans en tirer de la satisfaction, comment comprendre ce phénomène ? Autrement dit, il semble qu'il y ait à la fois un besoin d'établir le contact, et en même temps, on ne tire pas d'autres satisfactions que d'essayer de le maintenir. Il m'est arrivé de parler de *réduction tacite*, c'est-à-dire de réduction de la communication au stade de la prise de contact et du maintien de ce contact. C'est intéressant, parce que cette réduction, je dirais, va à l'encontre de certaines théories de l'information qui considèrent que l'on développe les réseaux pour faciliter les échanges d'informations. En fait, non. Je ne crois pas. Pas uniquement en tout cas.

*Vous reliez la satisfaction au manque, mais de quel manque s'agit-il ?*

Je considère que le moteur de toute action est effectivement lié au manque. La marche n'existe que parce qu'on crée un déséquilibre. Pour moi, le fait que l'on ne reste pas gentiment chez soi à attendre que le temps passe tient à une espèce de manque permanent que l'on cherche à combler.

Ce manque tel qu'il apparaît aujourd'hui semble être le manque de l'autre... C'est intéressant. Après savoir si l'autre est une personne particulière ou l'ensemble des autres, c'est également un problème qui mériterait d'être analysé par rapport aux questions des systèmes de communications actuelles. Ce que l'on peut constater en tout cas, c'est que le plus grand usage des réseaux correspond au « mail » et au « chat », c'est-à-dire à tout ce qui fait que l'on va dialoguer avec d'autres. Mais maintenant, je crois qu'il est clair, même au travers du mail, que la majorité des messages s'adresse à des personnes que l'on ne connaît pas. Dans le « chat », ce qui est visé, ce n'est pas la personne que l'on connaît pour lui parler, mais une personne ou un ensemble de personnes que l'on ne connaît pas. Je vois des listes de noms, ce nom là a l'air sympathique, je vais entrer en contact avec cette personne...

Pourquoi vouloir rencontrer d'abord la personne que l'on ne connaît pas ?

Parce que, probablement, on n'est pas complètement satisfait de rencontrer les personnes que l'on connaît...

*Il y a un philosophe, Jean-Louis Chrétien, qui parle de l'autre comme d'une « proximité de l'insaisissable ».*

*Selon lui, l'espace pose la question d'une proximité familière comme garantie d'une disponibilité ininterrompue. Même si une chose peut bien être absente, perdue, envolée, son absence me renverrait encore à sa présence. Car l'espace est ce pour quoi cette chose a pris place, le fait même d'avoir une place. Quand nous regardons une pièce vide, les choses sont bien absentes physiquement, mais elles inondent de leur présence familière cette pièce comme un espace à aménager. Or contrairement à la chose saisissable dans la familiarité, l'absence d'autrui ne m'ouvre pas nécessairement accès à lui. Car, l'autre*

*déborde toujours le cadre de la familiarité. Un comportement inhabituel, une réponse insolite sont la marque de l'insaisissable. Je cite ici Jean-Louis Chrétien : « L'autre n'est vraiment que là où il déborde mes prises, mes calculs, et trompe mon attente (...) Sa proximité est toujours celle du lointain... »*

*Qu'en pensez-vous ?*

Dans la relation de couple, les personnes sont censées être proches l'une de l'autre, mais il me semble que certains couples poussent à l'extrême ce que l'on appellerait techniquement du « mating », c'est-à-dire finalement le placage de l'apparence comportementale de l'autre sur sa propre personnalité, afin d'établir un semblant de similitude et de proximité. Mais effectivement, ce qui est irréductible, c'est la différence, le fait que l'on n'est jamais dans la pensée et le vécu de l'autre. Et en même temps, il y a cette idée de vouloir faire passer le message que l'on est vraiment en train de partager la même façon de vivre le monde. Il me semble que ce qui devient intéressant, c'est comment certains couples qui vivent ensemble depuis longtemps sont constamment en train de s'envoyer le signal : « Regarde comme je suis comme toi ! Regarde comme nous sommes une seule et même chose, une seule entité ! ». Et ces gens-là disent d'ailleurs « nous » pour dire « je ». « Ah, mais nous, on n'aime pas ça, nous, on croit pas à ça... » On se trouve finalement ici dans une modalité extrême de ce qui constitue pour moi une fonction fondamentale du dialogue, c'est-à-dire une recherche permanente du mimétisme qui ne vise pas en dernière analyse à produire une information. De même, dans le dialogue entre amis, il y a une recherche permanente de la connivence, chacun renvoie des signaux à l'autre pour montrer qu'ils se trouvent sur la même longueur d'onde. Le fait de rappeler des choses communes pour se dire : « Ah, comme c'était bien ! » ou pour se dire « Ah bon dieu, c'était terrible ! ». A aucun moment, on n'ajoute une information supplémentaire sur ce qui s'est passé. On l'a vécu ensemble, c'est tout. On est simplement là pour se rappeler qu'il y a des choses qui nous lient. Toute cette construction verbale tendrait à faire imaginer que finalement les mots ne sont pas rentrés uniquement dans les relations humaines pour conter quelque chose, au sens d'un récit, mais pour maintenir une espèce de cohésion, probablement inter-individuelle et ensuite sociale. Je pense qu'il faut

chercher dans l'étude de ces manifestations, l'explication du développement extrêmement rapide de certains systèmes de communications.

Je dirais qu'il y a une vérité des technologies. Pourquoi certaines disparaissent tout de suite et d'autres s'installent durablement ? A mon sens, des technologies disparaissent parce qu'elles ne correspondent pas à un manque particulier. Dans le cas contraire, elles satisfont une tendance naturelle, une pulsion claire de l'humanité. La technologie s'installe en effet à partir du moment où elle semble correspondre à un des fantasmes archétypal de l'humanité. Certaines technologies arrivent tôt et réussissent à s'imposer, mais d'autres peuvent disparaître rapidement parce qu'on a pas compris à quel niveau se situait l'enjeu. Le minitel par exemple, c'est un ovni...

Quand arrive une technologie nouvelle, je me demande toujours à quel horizon de l'humanité elle correspond : quel est le fantasme qui se trouve caché derrière ? C'est depuis cette interrogation que je suis arrivé à cette idée extrêmement simple pour expliquer le fait de la réalité virtuelle et de l'ensemble des systèmes de commandes : ils correspondent selon moi au fantasme que l'esprit puisse commander la matière. C'est un fantasme qui est très ancien.

### ***Comment comprendre ce fantasme ?***

Si je pense la chose, elle existe. Si je ne la pense pas, elle n'existe pas. La rugosité de la matière entre penser et exister disparaît. De fait, tous mes désirs se réalisent immédiatement. C'est une sorte d'omnipotence. Pour illustrer ce fantasme, je prends souvent le film *La planète interdite*, « Forbiden planet » de Wilcox. Ce film date de la fin des années 50. C'est le dernier film de Wilcox et on ne s'attendait pas à ce qu'il soit un film de science fiction, vu qu'il est le réalisateur de *Lassie* ! Ce film qui est assez kitch raconte une histoire étonnante qui porte justement sur la question de la *séparation*. C'est l'histoire d'une mission qui est envoyée sur une planète pour aller à la recherche d'une mission envoyée vingt ans plus tôt dont on n'a plus de nouvelles. Cette mission pourtant à peine arrivée reçoit un message en provenance de cette planète qui leur dit : « Tout va bien, repartez ! » Mais la mission refuse. Ils arrivent donc sur la planète. Un robot vient les chercher et les

amène chez un des membres de la mission précédente, qui leur explique que tous les autres sont morts, qu'il n'y a plus que lui. Mais on découvre qu'il a une fille de vingt ans. On la voit se promener dans un jardin avec un tigre qu'elle caresse, tout ça est un peu bizarre. Un robot fait aussi le service et fabrique tout ce dont on a besoin... Bref, c'est à la fin du film que l'on comprend que la précédente mission avait découvert une civilisation qui habitait sur cette planète. Cette civilisation avait une intelligence remarquable. Les êtres qui la composaient étaient arrivés à dominer la matière par l'esprit de telle sorte qu'ils pouvaient de manière extraordinaire réaliser tous leurs rêves. Mais en revanche, ils n'arrivaient pas totalement à contrôler le fait qu'ils réalisaient aussi tous leurs cauchemars. Et à cause de ce manque de contrôle, ils avaient fini par se détruire les uns les autres, et cette civilisation avait disparu. La personne survivante de la mission avait, elle, réussi à atteindre un degré d'intelligence relativement proche, et elle avait décidé de rester, de s'isoler, d'être tranquille dans un monde complètement idéalisé où il était possible de dominer totalement la matière...

Aujourd'hui, nous vivons quelque chose de l'ordre de ce fantasme. Avec par exemple, les télécommandes qui se multiplient, on veut que ce qui fait notre quotidien se prenne en charge tout seul, que les choses s'auto-organisent. Je rentre, la lumière doit s'allumer toute seule, éventuellement la musique : c'est le fantasme des années 60, c'est la période où l'on croyait au futur, à un futur meilleur...

Le fantasme porte également sur tout ce qui réduit la distance : je veux pouvoir être partout, je dois pouvoir être là et ailleurs...

*Sonnerie de téléphone. Maurice Benayoun se lève et décroche : «... Tu peux me rappeler dans une heure, je suis en entretien. » Puis il raccroche.*

On est typiquement là-dedans ! Cette personne avec laquelle j'ai des choses importantes à voir m'appelle de la Réunion, or j'étais à la Réunion il y a trois jours, alors que lui était en Chine. Et il se trouve que je travaille actuellement sur des projets pour la Chine, et donc j'étais en Chine un mois avant lui et j'y serais également dans deux semaines. Néanmoins, les projets commencent à se construire comme ça !

*On a parfois l'impression que les projets n'ont d'intérêts et de valeurs que dans la mesure où ceux qui les conçoivent vont chercher ailleurs ce qu'ils pourraient pourtant trouver à côté d'eux ...*

Il est possible qu'il y ait de ça. Cette personne qui vit à la Réunion pourrait effectivement travailler avec des partenaires plus proches, à un même niveau de compétence, mais non... En fait cette pulsion à établir des contacts lointains a toujours existé dans les stratégies de survie des sociétés, mise à part peut-être les micro sociétés comprenant seulement quelques dizaines d'individus. Le désir de comprendre ce qui se passe ailleurs, en même temps, de conquérir, en même temps de découvrir, remonte à très loin chez l'homme. Les sociétés qui se sont vraiment installées dans le temps, ce sont celles qui ont joué cette carte, c'est-à-dire celles qui sont sorties de leur noyau, de leur milieu originel.

Par ailleurs, ce qui est en jeu ici, c'est également la problématique du proche et du lointain. J'ai fait des travaux qui vont directement dans ce sens, notamment un travail que j'ai montré une seule fois, au Japon, intitulé *Crossing Talks* et qui traite justement de cette problématique à travers la question du tchat et des personnes qui communiquent sur Internet.

Dans *Crossing Talks*, on a un espace virtuel dans une salle immersive, un cube dont les murs et le sol sont des écrans. La personne qui entre dans cette salle porte des lunettes qui permettent de voir en relief et de ne pas avoir vraiment l'impression d'être dans une boîte, mais plutôt que le monde est tridimensionnel et que l'on peut circuler dedans. A partir de là, j'ai créé dans cette boîte un univers qui est constitué d'une infinité de cases sur lesquelles sont projetées avec des webcam les images des gens qui dialoguent sur Internet. Ces dialogues ont été enregistrés, ou se passent en temps réel. Chacun parle dans sa langue et peut donc communiquer en direct avec une personne qu'il peut voir. Mais le problème, c'est qu'il y a un retard de quatre secondes dans la communication. Donc, on n'est pas tout à fait sûr que la personne est vraiment là ou si elle fait partie de ceux qui ont été préalablement enregistrés. Par ailleurs, passer d'un endroit à l'autre dans la salle immersive dépend de la place que l'on occupe sur le sol, c'est-à-dire que si la personne se trouve au milieu, le monde virtuel est stable, mais si elle se met un peu sur le côté, il se met à pencher, et là, on a l'impression de

glisser. C'est toute l'image qui penche et qui glisse. Le sous titre de l'œuvre, c'est *Communication rafting* : le radeau de la communication. Mais comme plusieurs personnes sont réunies dans cette salle, si l'on veut communiquer à distance avec quelqu'un via Internet, il faut d'abord que l'on se mette d'accord avec ceux qui sont présents à côté de nous. Donc, on est obligés de se parler pour que le monde reste en équilibre. Autrement dit, chacun est garant de l'équilibre du monde... C'est là que je parle du syndrome de l'ascenseur et de la question de la gestion de la crise ! Vous avez dix personnes dans un ascenseur qui monte au 43e étage d'un immeuble. Elles sont en général juste un peu embarrassées d'être ensemble, à cause de l'absence de relation qui suppose une communication sociale, un échange, du dialogue, etc. Curieusement la crise libère les personnes de cet embarras quand l'ascenseur tombe en panne. Là, les personnes commencent à se regarder. C'est normal et légitime. Il y a un prétexte à la communication. Elles commencent à discuter, à se dire ce qui se passe, qu'est-ce qu'on peut faire ? Etc. C'est la situation de crise qui fait que tout d'un coup des gens qui sont proches au sens physique du terme commencent à échanger.

Dans *Crossing Talks*, ce que j'ai cherché à mettre en évidence, c'est cette pulsion de communication, de contact, en tant qu'elle est déterminée par un sentiment de crise. Il faut qu'il y ait crise pour que la relation devienne nécessaire...

A partir de là, les personnes finissent par se mettre d'accord pour équilibrer le monde, de façon à pouvoir commencer à parler à des gens qui sont loin.

Équilibrer le monde, ça veut dire, par exemple, qu'il faut que ces personnes se mettent de chaque côté de l'espace. Pour que cela soit possible, j'ai analysé en gros la position des personnes dans l'espace et j'ai déterminé par rapport à la surface qu'elles occupent un certain équilibre de masse. Si elles arrivent à se mettre d'accord, le monde est alors plus ou moins équilibré. L'accord n'est pas forcément verbal. Les gens peuvent le faire de façon intuitive, sentir qu'il faut contrebalancer pour retrouver la stabilité du monde et rendre possible la communication avec une personne qui se trouve loin. Mais là, est-ce que pour autant on se met à parler ? Et si oui, est-ce une façon de dire à celui qui se trouve tout à côté de vous « Je vous ignore » ? Ou est-ce que c'est l'acceptation de la convention de cette installation qui fait que les choses se passent de

cette manière, comme une sorte de prétexte au jeu ? Je ne sais pas, cette relation est complexe, mais en tout cas, pour moi, il y a bien ce désir de rencontrer.

***Mais à vous comprendre, le lien entre les personnes, ce qui fait qu'elles finissent par communiquer, nécessite une crise ?***

J'ai parlé du manque tout à l'heure. Il y a un moment où le manque est tellement fort qu'il devient une situation de crise.

***Quand vous êtes dans ce type d'installation, les personnes éprouvent-elles un sentiment de malaise par rapport à ce flux de communications qui leur est proposé. Si la crise, selon vous, sous-tend la communication, la communication dépasse-t-elle à un moment donné cet état de crise ?***

Le malaise est pour certains la manière de gérer une communication qui devient finalement intime en la rendant publique. S'il y a des témoins de cet échange, certains éprouvent de la gêne.

Dans plusieurs dispositifs que j'ai mis en place, cette situation est souvent revenue. Des personnes refusent en effet de se mettre dans une situation où elles doivent parler en public. Elles sont troublées et ont l'impression que les autres deviennent des voyeurs de ce qu'elles sont en train de vivre. Elles ont l'impression de donner en spectacle leur intimité, ce qu'elles dévoilent d'elles-mêmes en parlant devant d'autres. En réalité, elles ne parlent pas en public, ils parlent à quelqu'un qui est loin. C'est une situation bien particulière, et on peut la retrouver dans d'autres situations de la vie quotidienne.

Dans un autre travail, plus ancien, que j'ai appelé *Le tunnel sous l'atlantique*, il s'agissait de tenter une expérience de communication entre le centre Georges Pompidou à Paris et le musée d'art contemporain de Montréal. L'installation était la suivante : Il y avait deux tubes, l'un à Paris, l'autre à Montréal. Ces tubes, plantés dans le sol, avaient un diamètre de deux mètres pour une longueur de sept. Au bout, il y avait un écran et face à cet écran, les gens avec un joystick, à Paris et à Montréal, avaient la possibilité de creuser dans une matière qu'ils n'identifiaient pas complètement au départ. Ils avaient le sentiment de

creuser dans une matière virtuelle, une sorte de bloc de marbre, qui occupait l'ensemble de la totalité de l'espace, mais en fait cette matière représentait les images du passé commun de la France et du Canada. Quand on creusait on révélait des fragments... Tout en creusant des galeries dans ce bloc de marbre virtuel, les gens avaient la possibilité de se parler, mais ils ne se voyaient pas. Ils ne voyaient que leur propre image en vidéo, flottante dans l'espace à l'endroit où ils creusaient. Il y avait du son spatialisé autour d'eux qui indiquait dans quelle direction se trouvait l'autre personne à six mille kilomètres, et ensemble, ils pouvaient creuser pour se rencontrer, alors que bien évidemment ils ne se connaissaient pas. Ils creusaient dans cette matière qui faisait obstacle, de la culture obstacle, mais qui était aussi prétexte au dialogue. Les gens étaient également obligés de se relayer, car il fallait creuser plusieurs jours avant de pouvoir se rencontrer. Certains venaient une à deux heures par jour, participaient, regardaient, mais la plupart revenait, car ils voulaient être là pour le moment de la rencontre...

Au bout de six jours, les deux personnes qui creusaient sont arrivées au bout du tunnel et ont pu enfin voir l'image de l'autre, à côté de la leur. C'était une émotion extraordinaire. J'ai l'enregistrement de ce moment. La première chose que ces personnes se sont dit, c'est : « On vous voit à Montréal ! » Et l'autre a répondu : « Oui, je vous vois, vous êtes habillé en rouge avec un col blanc ». L'image était très floue, et effectivement moins l'image est définie, plus l'émotion est grande, car l'émotion est lié à ce sentiment de distance qui est inversement proportionnel à la précision de l'information. Si je vois la personne très nettement, c'est qu'elle est là, tout proche et l'émotion est alors moins grande. Mais si je reçois son image floue comme si elle venait de l'espace, je ne vais pas vivre la même émotion...

Un mois après l'installation, le commissaire de l'exposition m'a dit qu'il avait passé quatre heures en cabine, derrière les tubes où se trouvait la technique, à regarder comment les prises de contact entre les deux personnes se déroulaient. Il m'a dit que pour lui le moment de la rencontre avait été d'une intensité presque aussi grande que celle qu'il avait vécu quand on avait marché pour la première fois sur la lune.

Il y avait effectivement cette attente de rencontre et quand ces personnes se sont rencontrées, elles n'avaient rien d'autre à se dire que le fait qu'elles se voyaient.

Partir de quelque part, c'est essayer de se rejoindre. Il s'agissait bien là de résoudre un problème de *séparation*, alors qu'il n'y avait jamais eu d'union. C'est compulsif. Je parle de pulsion phatique,<sup>2</sup> une pulsion qui tend à vouloir à tout prix établir le contact.

Evidemment, ce qui arrive ici n'a rien à voir avec la performance technologique. Cette technologie était d'ailleurs immense dans le fait notamment de nous aider à retarder la rencontre. Et plus elle la retardait, plus elle mettait d'obstacles, plus elle donnait de l'importance à cette rencontre. C'était effectivement mille fois plus simple de disposer deux caméras vidéo et avoir une vision conférence en temps réel. Les personnes auraient pu se voir parfaitement, sans aucun problème, mais le résultat n'aurait pas du tout été celui-là.

Au-delà de l'échange de l'information, ce qui est important ici, c'est de bien comprendre ce qui s'est passé entre ces deux personnes. Il ne s'agit pas d'un enjeu économique que l'on pourrait quantifier en terme de données. Il ne s'agit pas non plus d'un fantasme humanitaire, ou encore de générosité, ni même de fausse générosité. Non, on est là dans le simple fait de dire : « Je me donne ce mal pour qu'on se rencontre... » C'est comme s'il y avait en nous une espèce de nécessité intérieure, un besoin de combler un manque qui nous pousserait à chercher et à trouver un espoir de comblement, de satisfaction, de complétude.

J'ai choisi de faire ce tunnel en considérant que l'obstacle était cette culture que se partageait deux pays. Elle masquait en tout cas la présence de l'autre. Et ce qui était frappant justement, c'est que plus on augmentait les moyens mis au service de la communication, plus elle se vidait de son contenu et en même temps, peut-être qu'il n'en restait plus que l'essentiel, c'est-à-dire la vraie rencontre. Et ça, c'est intéressant ! Ce n'est pas pour autant que l'on peut arriver à généraliser le phénomène, mais il faut néanmoins le constater. Je connais même un

---

<sup>2</sup> La fonction phatique, telle que l'établit Roman Jakobson à propos du langage, se définit en ces termes "Il y a des messages qui servent essentiellement à établir, prolonger, ou interrompre la communication, à vérifier que le circuit fonctionne ("Allo, vous m'entendez ?"), à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas...", en précisant que la fonction phatique désigne "la tendance à communiquer (qui) précède la capacité d'émettre ou de recevoir des messages porteurs d'information". C'est donc l'ensemble des pratiques linguistiques qui constitue le milieu "bon conducteur" de la communication linguistique.

couple qui s'est formé au travers du tunnel durant les six jours. Ces personnes se sont rencontrées en se donnant rendez-vous dans le tunnel parce que c'était une communication pas chère entre Paris et Montréal ! Elles ont vécu deux ans ensemble...

***Selon vous, quel rôle joue ici la technologie ? En quoi ces moyens de communication très perfectionnés permettent-ils de relier vraiment les gens ? Quelle est la nature de ce lien ? Quel sens lui donner ?***

Je voudrais développer cette hypothèse.

L'hypothèse que la technologie joue un rôle désinhibiteur comme l'alcool, ou comme la musique extrêmement forte dans les boîtes de nuit. Autrement dit, on a une pression sociale, un espèce de carcan culturel en permanence qui fait que toute communication avec une personne inconnue doit être motivée. On ne peut pas assumer simplement le fait de dire : « j'ai besoin de l'autre. » Il faut prétendre être autonome, se satisfaire de soi-même, respecter l'intimité de l'autre pour qu'il préserve la nôtre... On est constamment là-dedans. Or dès que c'est possible, tout le monde est prêt à accepter des prétextes de rencontre. Les gens qui vont sur un « chat » ont accepté une convention : on est là parce qu'on veut rencontrer ! C'est une convention simple, mais qui finalement casse un tabou : la reconnaissance d'une faiblesse qui est celle de dire : « J'ai besoin de rencontrer ! », « Je ne m'auto-suffis pas... » Comme l'alcool, les outils de la technologie, du téléphone à Internet, sont un très bon désinhibiteur dans les situations de communication. Par exemple, si je dis : Voilà sur un téléphone portable, il y a un numéro, vous appelez ce numéro, et vous tombez sur quelqu'un qui a accepté d'être sur ce numéro là et qui est juste prêt à recevoir des appels, je suis sûr qu'on fait ça demain (et ça probablement déjà était fait), il y aura un mode fou pour appeler ! C'est un embrayeur et c'est complètement désinhibiteur. On vous dit finalement : « Vous pouvez assumer de désirer de ne plus être seul, ne plus vivre seul la difficulté de votre situation, considérer que d'autres s'intéressent à vous... » C'est extraordinaire ! Tout d'un coup, à l'autre bout de la planète, il y a quelqu'un qui s'intéresse à moi... Et plus il est loin, plus cet intérêt a de la valeur. C'est une perspective émotionnelle très excitante. Si je le vois ou s'il me voit d'aussi loin, c'est que je suis grand !

A partir de là, on peut considérer qu'il y a une réciprocité dans un échange extrêmement simple, mais on utilise l'autre comme une sorte de miroir magique. A la fois, on apprécie qu'il soit un autre, parce que cela valorise le fait que cet intérêt, ce n'est pas l'intérêt de moi-même, pour moi-même. Mais d'un autre côté, on le prend comme un miroir magique, parce qu'il va nous renvoyer l'image que l'on souhaite, au sens où il ne saura de moi que ce que j'aurais envie de lui dire. Si j'ai envie de prétendre d'être une femme, il pourra me prendre pour une femme. Enfin un miroir qui me prend pour ce que j'ai envie d'être et qui me renvoie l'image que je souhaiterais ! Ce qui fait du tchat un phénomène tout à fait extraordinaire, c'est la vitesse à laquelle l'un fait de l'autre ce miroir magique, et l'utilise comme surface de projections. Autrement dit, il est beaucoup plus facile d'investir toute sa fantasmagorie dans la personnalité supposée de l'autre, et donc d'en faire un objet de désir hors norme, que quand la personne est vraiment là, puisqu'il ne subsiste de la communication que l'échange voulu. Quand je suis en contact physique avec quelqu'un, il y a tout un tas de messages qui passent autrement. Si une personne est en train de faire une action à côté de moi, ce n'est pas la même chose que celle qui va exprimer cette même action dans une pensée à travers une communication Internet. Cet outil technologique va permettre d'émettre pour l'autre ce que je souhaite faire passer de moi. Et donc, je peux me permettre de combler les vides, d'investir sur un désir tout ce qui correspond à mes manques. C'est tout le côté elliptique de ce type de communication qui apparaît ici.

*Mais est-ce vraiment une rencontre dès lors précisément que je compose une image de l'autre comme miroir de moi-même ? Que signifie encore le mot rencontre si je ne rencontre que moi-même, là où l'autre me sert de surface de projections ?*

Je pense que c'est d'abord et effectivement une rencontre de soi à soi. Evidemment, c'est très satisfaisant. Il y a une réciprocité dans l'échange et chacun y trouve son compte, car chacun peut jouer à la fois l'écran de projection et le miroir. C'est parce qu'on joue les deux rôles simultanément que rapidement on peut atteindre une intensité extraordinaire dans une relation distante.

*Et dans le cas du « tunnel », est-ce la même chose ?*

On ne voit pas la personne tout de suite et effectivement, le fait de chercher à la rencontrer nous permet aussi de fantasmer, donc de projeter. Mais l'intensité de l'action fait qu'on le vit tout de même différemment. Et puis il y a l'idée de participer à une espèce de cause commune, l'idée d'accomplir ensemble un travail titanesque et de creuser un tunnel : « On est en train de la faire », « On y arrive... », « On l'a fait ! ». Tout le monde joue le jeu de cette fiction avec la même intensité qu'un enfant qui joue aux gendarmes et aux voleurs, et qui sait qu'il est le gendarme ou le voleur à ce moment là. On ne fait pas semblant de jouer, on joue complètement à fond. L'investissement affectif est de cet ordre.

*La maîtrise de la vie nue - bios - pour parler comme Giorgio Agamben,<sup>3</sup> c'est-à-dire « le simple fait de vivre, commun à tous les êtres vivants », a engendré la bonne vie « zoé », c'est-à-dire celle qui indique la forme ou la façon de vivre propre à un individu ou à un groupe. Selon ce philosophe, au seuil de l'époque moderne, la vie naturelle commence à être intégrée dans les mécanismes et les calculs du pouvoir étatique, la politique se transformant en bio-politique. Agamben souligne notamment que le développement et le triomphe du capitalisme n'auraient pas été possibles sans le contrôle disciplinaire réalisé par le nouveau bio-pouvoir qui, par une série de technologies appropriées, s'est créé pour ainsi dire les « corps dociles » dont il avait besoin.*

*Je me demande si la technologie des outils de communications est précisément ce qui permet de créer ces « corps dociles » ou au contraire si elle joue le rôle d'un contre pouvoir face aux stratégies politiques... De même, quand Freud décrit<sup>4</sup> ce à quoi nous devons renoncer sur le plan de nos pulsions instinctives pour vivre socialement, c'est-à-dire pour le dire ici très schématiquement, sexualité et agressivité, quel est le rôle joué ici par cette technologie ?*

---

<sup>3</sup> *Homo sacer*, Paris, Seuil, 1997.

<sup>4</sup> Voir notamment *Malaise dans la civilisation* (Paris, PUF, 1971) où Freud parle d'une souffrance d'origine sociale.

C'est effectivement complexe. Tout ce qui pourrait être freudien dans la relation qu'on établit est présent. Le sexe dans les « chats » a joué un rôle fondamental. Ce n'est pas du tout écarté, et c'est assumé, d'où le rôle désinhibiteur important. En ce qui concerne la dimension sociale, l'enjeu est tout aussi considérable. Je ne pense pas que l'on puisse réduire un médium comme Internet, les réseaux en général, au simple fait d'établir le contact. Il y a tout un tas de fonctions utilitaires évidemment au service de l'action, liée à une dimension sociale. Maintenant, effectivement, tout ceci a sans doute directement à voir avec une frustration, une espèce d'insatisfaction dont je parlais tout à l'heure. Mais ce qui est intéressant, c'est de savoir dans quelle mesure cette insatisfaction a une incidence sur les relations avec les proches, dans quelle mesure trouve-t-on que la relation en ligne est plus satisfaisante que celle que nous allons avoir avec notre voisin...

Ceci a en quelque sorte à voir avec le fait que plus on s'éloigne de son village, plus la possibilité de construire des relations de plus en plus riches avec les individus autour est importante, et finalement plus nous apportons des réponses à ce manque intrinsèque qui est en nous, mais avec le carcan social en moins. On peut vraiment se permettre des choses là où le village nous l'interdisait à cause d'une échelle de grandeur réduite qui faisait en sorte que tout le monde se connaissait.

Par rapport à cette question d'échelle, il y a une image que j'aime bien et qui me semble assez claire pour comprendre ce qu'est la proximité dans ce cadre là : c'est la définition des départements français. Quand Napoléon décide en effet de créer des subdivisions territoriales pour la France, la logique est la suivante : il faut que chaque subdivision soit gérable, et pour qu'elle soit gérable, il faut que depuis le chef lieu, il soit possible d'atteindre chaque extrémité, chaque frontière du territoire en une journée. A partir de là, il est possible de gouverner. Les départements ont donc été définis par des limites qui correspondaient à la distance que l'on pouvait parcourir à cheval pendant une journée... Aujourd'hui, en une journée, on va à l'autre bout de la planète ! A l'époque de Napoléon, le territoire de proximité pour une famille s'étendait au maximum sur tout un département, mais pas au-delà, et cela pour plusieurs générations. Maintenant, à l'heure actuelle, il est évident que le très proche est à l'échelle planétaire. Alors comment comprendre ce désir d'établir des contacts lointains dans une perspective

émotionnelle et sociale ? Qu'est-ce que ça veut dire ? A ce niveau, il y a une autre dimension qu'il ne faut pas oublier : il me semble que ce désir de contact lointain correspond aussi au désir de créer de l'impossibilité, au sens où si l'on a du mal à vivre une relation au prochain dans sa dimension physique, se créer des relations intenses dans un contexte où l'impossibilité de réalisation est grande, c'est extrêmement satisfaisant.

***Ce serait cette impossibilité qui motive la relation ?***

Au départ, ce qui la motive, ce n'est pas le fait qu'elle soit impossible, c'est le fait que l'on pourrait rendre possible l'impossible. Quelqu'un que l'on ne connaît pas et qu'il serait possible de séduire et d'intéresser dans un temps très court, c'est pour chacun une satisfaction très grande parce que c'est un témoignage de pouvoir. Au départ, l'impossibilité n'est qu'apparente, on pense pouvoir la transgresser, du coup, la motivation ou le moteur de la rencontre est plus grande encore parce qu'il y a cette impression de pouvoir passer outre. Au-delà des distances, de l'espace et du temps, la possibilité de réalisation au sens large est vécue comme réelle. Or justement, la difficulté se trouve ici. Car il y a quand même un confort dans cette façon de faire et de penser. En clair, je sais que je ne croiserai pas la personne au marché du coin si jamais la relation que j'ai engagée ne marche pas. Donc, je n'ai pas de traces ou de témoignages de l'échec, je n'y serai pas confronté. C'est très satisfaisant au sens où vous avez à la fois la possibilité de réaliser l'impossible et en même la quasi certitude de ne pas être éternellement confronté à l'échec...

***Si la technologique de notre époque a permis de développer des outils de communications extrêmement sophistiqués, la nature de la relation entre êtres humains change-t-elle du tout au tout, par rapport, soyons radical, à un temps où l'homme était un paléanthropien qui vivait dans une grotte ? Autrement dit, l'homme d'aujourd'hui cherche-t-il, selon vous, à entrer en relation pour les mêmes raisons que cet ancêtre ? Ou du fait de ces moyens technologiques uniques, notre relation à l'autre a-t-elle fondamentalement changé ? Dans ce cas, en quoi ces moyens nous font-ils vivre une autre histoire entre le réel et le virtuel ?***

D'abord une précision : pour moi, « virtuel » n'est pas le contraire de « réel ». Ce qui s'oppose à « réel », c'est la fiction et donc l'imaginaire. Le virtuel est une caractéristique du réel, une composante essentielle. La virtualité signifie davantage la potentialité. C'est le devenir possible, un être en puissance. Si on enlève la virtualité dans le réel, c'est-à-dire si nous supprimons le devenir, nous n'existerions pas, l'Univers n'existerait pas autour de nous.

Maintenant sur la nature de la relation...

Au niveau des attentes, des pulsions, des désirs, je ne pense pas qu'il y ait eu de grandes mutations, au contraire, je pense que les technologies ne font qu'apporter de l'eau au même moulin. Sans remonter aux paléanthropiens, ce que je peux affirmer en revanche, c'est que les fantasmes du XVII<sup>ème</sup> sont les mêmes que ceux que l'on a aujourd'hui. La constance est celle de vouloir commander la matière. Mais les situations sont différentes, de sorte que cette virtualité ou cette potentialité a modifié les relations. Par exemple, quand on vivait dans un village, ou dans une tribu, on savait que la possibilité de créer un couple, de rencontrer l'autre, se limitait à cet espace là. Il fallait choisir dans ceux qui étaient là. Il est évident qu'en multipliant les opportunités de rencontres et en les facilitant par la vocations désinhibitrice des technologies, on se retrouve en permanence confronté à la possibilité de rencontrer quelqu'un d'autre. Cette possibilité comblerait peut-être un peu mieux un manque qu'il est difficile de définir, mais ce qui certain, c'est qu'il ne se définit pas mieux au fur et à mesure de ces rencontres. Par conséquent, on crée une espèce d'insatisfaction permanente avec virtuellement la possibilité de rencontrer demain une autre personne... Je crois qu'il n'y a pas qu'une seule explication au moteur de rencontres en général, mais disons qu'il existe un faisceau de motivations qui fait au final que beaucoup y trouvent leur compte. A ce niveau, le nombre de gens qui se sont vraiment rencontrés en réseau demeure très importants. C'est étonnant.

*Et le nombre de gens qui restent ensemble après le contact en réseau ?*

Ca existe ! Moi, je me suis quasiment marié en ligne (*rires*). Pas tout à fait... Mais la relation s'est construite en ligne et la décision de se marier s'est prise en vingt-quatre heures. On se connaissait déjà avant, mais finalement très peu. Tout a été possible que parce qu'il existait ce type de réseau. Il faut voir dans quelle mesure les mails permettent une espèce d'accélération de l'art épistolaire. On ne mesure pas bien la différence qu'il y a entre le tchat écrit et le téléphone. C'est très différent parce que dans le tchat, il y a la possibilité du différé, et à la fois, la possibilité de revenir en arrière, le fait aussi de pouvoir condenser l'imaginaire avec notamment l'absence de la voix...

Mais évidemment lorsqu'on se trouve dans la réalisation et non dans la velléité, il est difficile de se satisfaire de ce type de relation. Il m'est arrivé de fréquenter les « chats », je crois deux fois dans ma vie, mais je n'ai pas tenu plus d'une semaine. Après, ça devient l'enfer ! Puisqu'on parle à quelqu'un qui n'est pas là, les échanges deviennent très vite relativement intenses et l'attente de l'autre est très grande. Par exemple, une personne que j'ai rencontrée en ligne, il y a cinq ou six ans, continue à m'écrire aujourd'hui au rythme d'une ou deux fois par semaine, alors qu'on ne s'est jamais rencontré, jamais appelé et que je ne répons pas depuis quatre ans. Mais cette personne continue à m'écrire dans une relation fictionnelle en s'adressant à mon chat, à ce mannequin qui se trouve dans cette pièce...

### *Comment abordez-vous personnellement la relation à la fiction ?*

J'ai toute une théorie sur le jeu qui vient de ma pratique. Beaucoup de choses viennent de façon empirique dans ma façon de penser.

Quand j'ai commencé à créer des installations interactives, on m'a dit immédiatement que c'était du jeu vidéo. Et finalement, les gens se sont amusés et je me suis demandé pourquoi cet amusement me paraissait si nécessaire. L'autre question qui m'est venue, c'est pourquoi le jeu vidéo connaît-il un tel succès ? Pourquoi le jeu vidéo se développe-t-il comme une forme fictionnelle dominante ? Il faut savoir que c'est le plus gros marché, bien au-delà du cinéma et de la littérature. S'il est donc une forme narrative dominante, c'est qu'il y a une raison. Contrairement à ce que beaucoup croient, on ne construit pas comme ça

des besoins, si quelque chose s'installe durablement, c'est qu'il correspond à une attente...

Je suis arrivé à une hypothèse relativement simple : le jeu satisfait à une nécessité qui est liée aux questions de survie. Pour moi, il n'y a rien dans ce que l'on peut faire qui ne relève pas de la survie. Je pars du principe que nous partageons certaines choses avec le règne animal : se reproduire, se protéger, se nourrir, globalement l'instinct de conservation. Mais si l'on additionne la conscience à cet instinct de conservation et donc à cette stratégie de survie, qu'arrive-t-il ? On se retrouve ici dans la situation pascalienne : à partir du moment où l'essentiel de notre temps n'est pas consacré à des activités de survie, liée à l'instinct de conservation, comment justifier ce temps libre ? Ne pouvant l'expliquer, il nous faut effectivement le justifier au risque sinon de voir arriver cet espèce de doute incommensurable qui peut aller jusqu'au suicide. En dehors de ces moments où l'on cherche à manger, à se reproduire et à se protéger, apparaissent tous ces moments où l'on se dit : « Mais à quoi bon maintenir ce cycle, à quoi bon faire en sorte que les gens vivent plus vieux ? » Est-ce qu'on peut finalement assumer en toute conscience de se réduire uniquement aux fonctions animales ? Peut-on se satisfaire de ça ? N'est-on pas plutôt en attente d'une justification de quelque chose qui fasse qu'on mérite de vivre un jour de plus, que tout ça vaille la peine sachant effectivement que la peine ne manque pas ?

Et donc face à ce questionnement, plutôt que de se supprimer, on a construit un certain nombre d'activités humaines qui sont des jeux de patience, sortes de passe temps qui nous aident à accepter que le temps passe. Dans ces jeux, nous avons la philosophie, la religion, la théologie, la science (surtout les sciences fondamentales), bref tout ce qui sert à expliquer, et sans oublier bien évidemment, la pratique artistique. L'art contemporain a d'ailleurs cette particularité : il est le seul jeu où la règle, c'est d'inventer une nouvelle règle. Le meilleur joueur, c'est celui qui joue le mieux les règles qu'il a définies lui-même. Mais l'objectif est le même que les autres jeux précédemment cités : essayer d'atteindre une finalité, un but, et essayer de trouver une bonne raison de continuer à faire ce que l'on fait.

Puisqu'on a pas d'explication, on peut consacrer l'essentiel de notre activité à chercher l'explication. Cela fait quand même plus de

deux millénaires qu'on essaie de savoir pourquoi par un point extérieur à une droite, il n'est possible de passer qu'une perpendiculaire à cette droite. « Je vais consacrer une partie de ma vie à ça et si j'arrive à trouver une réponse, j'aurais atteint cet horizon là, mais le mieux, ce serait que je trouve un autre problème à résoudre... » C'est un passe temps complètement nécessaire. Il y a tout un tas d'activités humaines qui sont de cet ordre, et que l'on appelle parfois explicitement « jeux », qui s'assument comme tel, par exemple, aligner des cartes sur une table dans un certain ordre, que l'on réussisse ou pas l'objectif, ça ne change absolument rien au fait que l'on recommencera après. On n'en tire pas plus de satisfaction, pas moins. Ces jeux dit « jeux de patience » assument totalement leur fonction et n'ont pas l'hypocrisie de se masquer derrière d'autres motivations.

*Quand l'homme a-t-il compris qu'il ne comprenait pas...*

*Pour reprendre votre expression, je relierais le passe-temps à une perte de l'origine, cette perte allant de pair finalement avec le commencement du temps. Le « passe-temps », c'est le temps qui passe depuis cette origine en tant que nous ne comprenons pas pourquoi il passe. Alors nous attendons... Quoi ? Mais d'une certaine façon, il est producteur de sens dans cette question de la séparation avec notre passé ?*

La philosophie, la théologie, la science, et l'art ont pour fonction de donner un sens existentiel à ce qui peut-être n'en a pas vraiment.

Il y a effectivement une quête du sens, parce que l'absence de sens est clair ! Elle est tellement de l'ordre de l'évidence qu'on essaie de la contourner par tous les moyens. Beaucoup d'énergie est dépensée pour essayer de trouver un sens au monde, un sens au moindre petit élément de notre vie quotidienne. Mais les seules choses auxquelles on arrive à trouver un sens, ce sont celles qui correspondraient à une invention humaine. C'est terriblement humain le sens. Nous sommes à la fois le demandeur et le producteur de cette chose. Ce qui est assez désespérant. Pour le reste, sorti de cette bulle conceptuelle, de cette bulle de pensée, je ne sais pas trop. Mais l'explosion de la bulle peut faire très mal...

***Comment vivez-vous personnellement cette question du sens dans votre travail ?***

Moi j'ai choisi de jouer le jeu. C'est une technique de survie qui est partagée par beaucoup.

***Mais vous avez cette conscience de jouer...***

C'est le problème ! Mais bon, on s'en accommode quand même... Mon raisonnement est simple : en gros, la vie, c'est ça ou rien. Soit on joue, soit on ne joue pas. Alors tant que je trouve des jeux sympatiques qui me donnent des satisfactions provisoires, c'est acceptable. Mais c'est un compromis. On le sait. Simplement, je ne veux pas me leurrer complètement. Je suis conscient de jouer le jeu, j'essaie de faire ce qui m'intéresse le plus possible, j'essaie de pouvoir consacrer le maximum de mon énergie aux jeux auxquels j'ai envie de jouer. C'est un choix. Quand je rencontre des gens un peu partout dans le monde pour mon travail, j'ai souvent cette réaction de la part de ceux qui ont du renoncer à leurs projets artistiques pour consacrer tout leur temps à des projets industriels : « Comment vous arrivez à faire ça, à trouver les moyens de faire ce que vous avez envie de faire ! » Ce qui m'intéresse dans la question, ce n'est pas comment j'arrive à trouver les moyens de faire ce que j'ai envie de faire, mais comment effectivement je fais en sorte de pouvoir faire ce que j'ai envie de faire. C'est un choix qui a des avantages et des inconvénients. Je suis d'une paresse extrême et je le suis tellement qu'il faut que la chose me motive énormément pour que je commence à travailler. Dans ce cas, ma paresse est un moteur : je suis obligé de chercher des choses qui me motivent énormément. Dans le cas contraire, je suis vraiment confronté à l'incapacité de produire un motif ou une raison pour me mouvoir et de justifier ce qui me pousserait à continuer. Ce serait désespéré.

***Quel est finalement votre univers ? Vivez-vous séparé de lui dans un sens ou dans un autre ?***

Je suis dans un univers extrêmement pragmatique. Je suis constamment confronté à des choses très concrètes. Comment faire pour

mettre sur pied un projet d'envergure qui peut être assez coûteux ? Je passe tout mon temps à chercher les moyens pour réaliser, fabriquer, construire mes projets. C'est une démarche continue. Je ne vis vraiment pas sur une autre planète. Et c'est pour cette raison que j'arrive à faire certaines choses. Je suis tout à fait conscient des réalités. Maintenant, j'essaie de les infléchir pour qu'elles ne rentrent pas vraiment dans mon imaginaire, mais je suis tout sauf un artiste surréaliste !

Ce pragmatisme rejoint d'ailleurs ma création artistique. Quand je fais mes *Quarx* avec des êtres vivants fictionnels, ils sont très pragmatiques. Chacun est en rapport avec une des lois de la physique qu'il contredit. C'est une série en image de synthèse qui passait sur Canal+ au début des années 90. C'était une première du genre. J'ai conçu ces êtres comme étant aberrant par rapport aux lois de la physique : il y en a un qui n'existe qu'un centimètre sur deux, un autre qui n'est visible qu'à droite, etc. J'ai essayé de voir où l'on pouvait atteindre les limites de la logique et de la science pour tenter d'autres explications plus définitives qui forcément dépassent les limites puisque ces limites ne nous ont pas permises de tout expliquer. Donc on est obligé de penser que nous avons peut-être tout faux et qu'il faut repartir sur des bases différentes. La vraie trouvaille, c'était que finalement ces êtres donnaient des explications à l'imperfection de l'Univers. Logiquement, le monde devrait être parfait, il devrait avoir la perfection en lui-même, avec ou sans Dieu...

Chose amusante - il se trouve que quand on va jusqu'au bout dans la logique d'un système, il finit par rencontrer son contraire - je découvre sur Internet mon homonyme, Maurice Benayoun. Je lui envoie un mail pour savoir si nous avons un lien de parenté. Et il me répond que si j'étais celui des *Quarxs* avec un X, lui était celui des quarks avec un K. J'ai effectivement découvert, d'une part, que nous étions cousins, et d'autre part, qu'il était physicien des particules. Quand je l'ai contacté, il se trouvait à Los Angeles pour un congrès où il avait un problème avec un des quarks qui ne répondait pas à la réversibilité du temps. Or moi, j'avais créé une réversion chrono-cyclique pour un des personnages de la série, alors que je ne connaissais rien à la physique. Et chose encore plus étonnante, le douzième épisode des *Quarxs* a été terminé l'année et le mois, où l'on a trouvé le douzième quarks en physique des particules...